

Bulletin d'histoire politique

Bernard Dagenais, Éloge de la violence, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2008, 319 p.

Ivan Carel



Volume 20, Number 2, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055956ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055956ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carel, I. (2012). Review of [Bernard Dagenais, *Éloge de la violence, La Tour d'Aigues*, Éditions de l'Aube, 2008, 319 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 20(2), 219–222. <https://doi.org/10.7202/1055956ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Bernard Dagenais, *Éloge de la violence*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2008, 319 p.

IVAN CAREL
Historien

«La raison du plus fort est toujours la meilleure». Tous les enfants de France et de Navarre apprennent par cœur cette maxime, mais, sans doute heureusement, n'en comprennent pas immédiatement tous les tenants et aboutissants. Bernard Dagenais nous l'illustre cependant ici de façon certes moins poétique, mais autrement plus documentée. Le professeur au Département d'information et de communication de l'Université Laval nous avait déjà présenté il y a vingt ans une analyse des discours de la Crise d'Octobre 1970. Il est également un spécialiste des communications et des relations publiques. Son intérêt pour les deux domaines, la violence, et notamment la violence politique, et les stratégies de communication, aboutit donc naturellement à cette analyse au titre volontairement provocateur.

L'auteur pose dès les premières pages ce qui sera le leitmotiv des 300 suivantes: «Si les grandes philosophies ont prêché les vertus de l'harmonie, du consensus et du partage, les grands empires qui les ont vus naître se sont construits autour de la force, de l'intolérance et d'une certaine forme de barbarie» (p. 5). Il cherche à nous montrer à travers cet essai que la violence, aussi décriée ou glorifiée soit-elle, est partie intégrante du fonctionnement même de toute société. Non seulement est-elle la manifestation odieuse de pulsions humaines, mais plus spécifiquement, la violence est parfois l'outil nécessaire aux individus comme aux groupes humains pour débloquer une situation intenable, pour faire valoir une option politique, bref pour provoquer un changement impossible sans elle.

L'essai est divisé en cinq chapitres. Le premier décrit les multiples usages de la violence par les institutions (pouvoir politique, religion, économie, etc.) qui régissent l'univers social. Le deuxième, «Les raisons de la violence», décrit les discours de légitimation de la violence, insistant notamment sur la comparaison entre deux crises: celle d'Octobre 1970 au

Québec et les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. Le troisième chapitre de l'ouvrage présente les approches de différents auteurs qui ont étudié et défini la violence à travers des angles sociaux, économiques, politiques et psychologiques notamment. C'est dans le quatrième chapitre que Bernard Dagenais aborde son sujet de prédilection, soit « La violence comme stratégie de communication ». Y est notamment traité le lien entre violence et médias. Le cinquième chapitre, « La violence est gagnante », est sans doute celui où l'auteur développe le plus sa thèse de l'efficacité de la violence dans toute civilisation, malgré l'opprobre officielle qui l'entoure. En conclusion, l'auteur affirme que la violence « représente un mode de gestion de la réalité qui dans les faits s'avère rentable » (p. 286) car d'une part elle est souvent le seul moyen que certains individus ou groupes peuvent se donner pour faire évoluer une situation donnée, d'autre part elle permet aux institutions et pouvoirs en place de se maintenir et de faire valoir leurs vues en toute impunité.

La structure de la démonstration mise en place par l'auteur peut sembler étrange de prime abord. En effet, il n'aborde la question de la définition de la violence qu'à partir de la page 187 et laisse davantage parler les autres auteurs qu'il ne donne lui-même sa propre définition. C'est d'ailleurs un constat qui peut s'appliquer à l'ensemble de l'ouvrage, puisque Bernard Dagenais fait preuve ici d'une grande érudition et parvient à dresser des typologies très complètes des différents aspects du délicat sujet qu'il aborde; cependant, on peut parfois regretter que le panorama ainsi très documenté ne cède davantage à une analyse plus poussée des phénomènes évoqués. Ainsi, le premier chapitre, qui dresse un inventaire exhaustif des types de violences dont usent les sociétés et les institutions, n'est conclut que très succinctement et mériterait sans doute un plus grand développement. Travail qui est en partie accompli cependant dans les chapitres suivants. L'étude comparative que fait Dagenais des événements d'Octobre 1970 et du 11 septembre 2001 (et surtout, de leurs réceptions et impacts respectifs) est à ce titre particulièrement intéressante. Analysant les discours de légitimation des mesures de réaction policières et gouvernementales, l'auteur décèle des lignes de force similaires dans les arguments de bases autour desquels se structure ce discours politique: diabolisation de l'adversaire, exagération du péril, invocation du caractère de nécessité de la répression, allégation du caractère étranger de l'origine du mal, et passage systématique du particulier au général.

La description du déroulement en parallèle des événements est tout à fait intéressante, ainsi que les points communs dans les réactions que le terrorisme suscite dans les deux cas, malgré les différences indéniables entre les deux moments historiques. L'auteur peut alors affirmer que « L'argumentation politique repose donc sur un certain nombre de prémisses jamais démontrées et sur des enjeux disproportionnés » (p. 146). Ceci

étant dit, Bernard Dagenais cache difficilement à travers l'ensemble de l'ouvrage un a priori négatif à l'endroit des instances gouvernementales impliquées, qui dénoncent l'usage de la violence (nécessairement étrangère, incompréhensible et barbare) par les terroristes, tout en usant eux-mêmes d'une violence incontestablement plus meurtrière dans le même souffle; usage hypocritement dissimulé par l'ode aux héros et à la démocratie. Ainsi, comme il l'affirme en conclusion « chacun fait donc l'éloge de sa violence tout en diabolisant la violence de l'autre » (p. 286).

Par ailleurs, l'analyse qu'il fait de la violence comme « stratégie de communication » et comme outil nécessaire au changement social peut paraître cynique, pour ne pas dire favorable à l'usage de la violence politique et révolutionnaire. Le lecteur peut certes constater, après les multiples auteurs que Dagenais porte à notre connaissance, que la violence politique relève d'une nécessité sociale, surtout dans certains cas où le non-recours à la violence peut non seulement perpétuer un *statu quo* préjudiciable à l'ensemble de la société, mais peut même conduire (lors des accords de Munich par exemple) à une aggravation significative de la situation. Cependant, il y a dans ce livre des phrases-choc qui peuvent susciter interrogations. Si chacun gagne quelque chose en ayant recours à la violence, peut-on affirmer, comme le fait l'auteur, et sous prétexte que le Parti québécois est effectivement parvenu à la tête de l'État six ans après Octobre 1970, que « Le cas du FLQ constitue un bel exemple de terrorisme gagnant » (p. 258)? Au nom d'un regard se voulant non moralisateur, c'est là contredire les intellectuels qui, tels Fernand Dumont entre autres, y a plutôt vu dans Octobre une régression et le point final à l'effervescence de la Révolution tranquille. Toujours est-il que la violence, après Octobre, prend une toute autre tournure et ne sera plus invoquée comme une nécessité politique à court terme. On la retrouvera cependant sous la forme du grand matin des groupes marxistes-léninistes des années 1970.

Si effectivement on peut affirmer que la violence (notamment politique) est constitutive de nos sociétés et un ingrédient incontournable de la remise en question des règles en place, on peut cependant suggérer certaines nuances. Les caractérisations de la violence politique que présente l'auteur auraient gagné à davantage tenir compte, comme l'a fait entre autres Isabelle Sommier, des différences fondamentales qui peuvent exister entre les violences politiques, révolutionnaires et terroristes. Par ailleurs, on peut également regretter que l'auteur ne recoure pas aux travaux plus contemporains comme ceux de Charles Tilly ou de Danielle Tartakowsky.

En somme, la thèse avancée par l'auteur est ici considérablement documentée; la lecture, de plus, en est agréable, même si certaines énumérations mériteraient des enchaînements et des conclusions plus claires. Son *Éloge de la violence* a le mérite de mettre à jour les arguments de légitimation de son recours, ainsi que le rapport diachronique entre les parties en

jeu. Citant fréquemment son maître Edgar Morin, pour qui une éthique complexe doit refuser le manichéisme d'une opposition tranchée entre bien et mal, Bernard Dagenais réussit donc ce tour de force d'un survol des différentes conceptions de la violence et des discours l'entourant. Il parvient aussi à illustrer l'efficacité communicationnelle de l'usage de la violence, y compris dans les mouvements contemporains où il faut provoquer et impressionner pour se créer une tribune publique: à ce titre, la violence est moins un moyen immédiat que le point de départ tout stratégique d'une diffusion des idéologies et des arguments. Il convient cependant de nuancer certaines affirmations alléguant d'une efficacité présumée qui n'est pas toujours avérée, la violence devenant parfois, pour son porteur, un handicap au sein du rapport de force devant mener au changement social.